

# La diaspora africaine dans l'Ancien et le Nouveau Monde

*J. E. Harris*

## L'Europe et les Amériques

Faute de documents, on ne sait pas exactement quand des Africains sont arrivés pour la première fois en Ibérie ou, plus généralement, en Europe. Il est probable, cependant, que des Africains originaires du nord et du sud du Sahara se sont aventurés en Ibérie à l'époque lointaine où les échanges commerciaux transsahariens étaient intenses.

Des Africains participèrent également à la campagne musulmane en Ibérie, en 711. Les siècles qui suivirent, marqués par des guerres incessantes entre l'islam et la chrétienté, virent des Africains combattre comme soldats et travailler comme esclaves. En fait, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les marchands d'esclaves maures venaient vendre aux foires de Guimarães, dans le nord du Portugal, des Africains originaires des contrées situées au sud du Sahara<sup>1</sup>.

La prise de Ceuta par les Portugais, en 1415, ouvrit l'ère de la pénétration du continent africain par les Européens. En 1435, les Portugais atteignirent le Sénégal; en 1483, ils étaient au Kongo. À partir de 1441, des Africains furent déportés à Lisbonne: ce fut le prélude à l'immigration forcée des Africains, la traite négrière qui allait se poursuivre jusqu'à l'époque moderne. En fait, entre 1450 et 1500, le Portugal importa chaque année, selon les estimations, de 700 à 900 esclaves africains. On évalue à une centaine de mille le nombre des esclaves présents au début du XVII<sup>e</sup> siècle au Portugal et dans l'archipel

1. A. Luttrall, 1964, p. 64.

de Madère sous domination portugaise. En 1468, la Couronne portugaise instaura le système des *contratos*, équivalent de l'*asiento* espagnol (monopole), sur le commerce des esclaves au sud du fleuve Sénégal.

Il fallait justifier l'accroissement du nombre des esclaves africains, c'est ce que firent les bulles des papes Nicolas V (1454) et Calixte III (1456) en présentant l'expansion portugaise en Afrique comme une croisade ayant pour objectif de christianiser le continent africain. Dans cette optique, l'asservissement des Africains par les chrétiens était considéré comme étant de l'intérêt même des autochtones « païens ». Le mythe biblique qui faisait des descendants de Cham, l'un des fils de Noé, des maudits voués à l'esclavage vint en outre renforcer cet argument. Cette dimension biblique et religieuse, de grande portée, venait fonder et justifier très opportunément les idées passées relatives à la nature « inférieure » et « sauvage » des Africains<sup>2</sup>.

En Espagne et au Portugal, les esclaves noirs travaillaient dans les mines, dans les fermes ou à des travaux de construction ; ils étaient soldats, gardes, domestiques, courriers, débardeurs, ouvriers dans les fabriques et, dans le cas des femmes, concubines. Même ceux ou celles qui n'étaient pas des esclaves occupaient inmanquablement les emplois les plus humbles et les plus durs.

La vente et l'exploitation des esclaves étaient un phénomène essentiellement urbain puisque la main-d'œuvre africaine était acheminée vers les ports et les villes. Les principales zones urbaines concernées furent Barcelone, Cadix, Séville et Valence en Espagne, et Lisbonne au Portugal. La vie en milieu urbain offrait aux esclaves de nombreuses occasions de s'échapper et, dans certains cas, d'acheter leur liberté. Il n'est donc pas surprenant que les Noirs « libres » se soient également rassemblés pour la plupart dans les milieux urbains ; ils s'y efforcèrent de cultiver un esprit communautaire et de se doter d'institutions correspondant à leurs intérêts. C'est ainsi que des confréries religieuses virent le jour à Barcelone aux alentours de 1455, à Valence en 1472 et à Séville en 1475. Ces organisations patronnaient des activités récréatives, des fêtes, des réunions sociales ; elles se procuraient l'argent nécessaire pour racheter et libérer d'autres esclaves ; elles achetaient également des terrains afin de disposer de lieux de sépulture pour les Noirs, qui devaient en général être inhumés à part<sup>3</sup>.

Certains Noirs affranchis réussirent à assumer des fonctions importantes dans la société espagnole. Cristóbal de Meneses devint un éminent prêtre dominicain ; Juan de Pareja et Sebastián Gómez étaient peintres ; quant à Leonardo Ortez, il fit une carrière de juriste. Juan de Valladolid fut chargé de la surveillance des Noirs à Séville en 1475. Plus remarquable encore est le cas de Juan Latino, lettré de race noire, qui obtint deux diplômes à l'Université de Grenade, l'un en 1546, l'autre en 1556. Il enseigna dans cette université, bien qu'il n'eût jamais reçu apparemment de nomination officielle<sup>4</sup>.

2. J. Walvin, 1972, p. 10-12, 32-47 et 115-152.

3. L. B. Rout, 1976, p. 15-16.

4. *Ibid.*, p. 18 ; V. B. Spratlin, 1938.

Même si des serviteurs africains accompagnaient l'espagnol Nicolas Ovando lorsqu'il inaugura le poste de gouverneur d'Hispaniola en 1502 et malgré l'insistance avec laquelle Pierre Bartolomé de Las Casas et d'autres demandèrent que l'on accroisse le trafic négrier, ce n'est qu'en 1518 que l'État définit une politique officielle en matière de traite négrière pour le Nouveau Monde: cette année-là, Charles I<sup>er</sup> du Portugal proclama l'*asiento do Negroes*, ce qui eut pour effet d'intensifier la concurrence dans le commerce des esclaves africains.

Bien qu'il fût sous la domination espagnole entre 1580 et 1640, le Portugal s'attribua en 1600 un véritable monopole en ce domaine: il passa un contrat avec l'Espagne aux termes duquel il s'engageait à fournir aux colonies espagnoles des esclaves africains; en 1640, ce fut au tour des Hollandais d'obtenir ce contrat, puis des Français, en 1701. En 1713, à la suite de la guerre de la Succession d'Espagne, ce monopole échut à l'Angleterre, sous la forme de l'*asiento*. C'est ainsi que l'Angleterre devint le plus gros marchand d'esclaves du monde.

Avant même que les Anglais ne devinssent les fournisseurs exclusifs des pays étrangers, le nombre des Africains résidant en Angleterre ne cessait de croître. En effet, dès 1530, date à laquelle William Hawkins atteignit les côtes de l'Afrique occidentale, les voyages permirent d'importer en Angleterre des esclaves africains. En 1556, Élisabeth I<sup>re</sup> observait qu'il y avait trop de « moricauds » en Angleterre et que l'on devrait les renvoyer en Afrique. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle notamment, les planteurs antillais prirent l'habitude, lorsqu'ils séjournèrent dans leur pays d'origine, d'amener avec eux des esclaves africains assumant les fonctions de domestiques et de gardes du corps. Les officiers de marine et de l'armée de terre, ainsi que les capitaines des vaisseaux négriers, faisaient de même. Le fait de posséder des serviteurs noirs était devenu une marque de distinction. On en vint peu à peu à considérer partout la possession d'esclaves noirs comme le symbole d'une condition sociale élevée et personne n'ignora plus, désormais, que l'on pouvait se procurer une main-d'œuvre domestique à bon marché. On insérait dans les journaux des annonces pour vendre des « nègres ».

La plupart de ces Africains étaient acheminés vers les zones urbaines, ce qui leur a permis parfois de s'évader en se fondant dans la foule, de trouver facilement à vendre leurs services et d'avoir des relations étroites avec des Européens libéraux opposés à l'esclavage. Les journaux de Londres, de Bristol, de Liverpool et d'ailleurs publiaient non seulement des annonces proposant des esclaves, mais lançaient également des appels incitant les esclaves fugitifs à revenir chez leurs maîtres. Les enlèvements augmentaient à mesure que s'accroissait la demande d'esclaves. En Angleterre, les chasseurs d'esclaves étaient passés maîtres dans l'art de traquer et de capturer les Africains, qui ne bénéficiaient d'aucune protection légale et n'avaient aucun statut social. Les esclaves ainsi capturés étaient souvent retrouvés et réclamés par des Européens du fait même de leur couleur, et nombre d'entre eux étaient identifiés par leurs propriétaires grâce aux marques qui leur avaient été faites

sur la peau. Leur couleur faisait donc des Africains les cibles désignées des trafiquants d'esclaves en Europe comme en Afrique; l'influence psychologique de la domination des Blancs sur les Noirs ne saurait être surestimée. Le processus de déshumanisation de l'Africain était donc bien engagé dès le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

La présence d'Africains en Angleterre rendait de plus en plus nécessaire l'octroi d'un statut. Certains Anglais pensaient que la conversion au christianisme devait leur apporter la liberté et leur conférer les droits des « civilisés ». Grandville Sharp fut l'un de ceux qui luttèrent pour l'abolition de l'esclavage. Dès 1767 et commençant par le cas de l'Africain Jonathan Strong, il se fit le champion de la cause des esclaves africains en en sauvant un certain nombre et luttant devant les tribunaux pour leur liberté. La cause la plus importante qu'il eut à plaider fut, en 1772, celle de James Summerset, un esclave qui s'était évadé et avait été repris. La communauté africaine de Londres suivit de très près cette affaire car ses membres mesuraient toute l'importance que son issue pouvait avoir pour eux. Lord Mansfield, qui statua sur cette affaire, n'abolit pas l'esclavage pour autant, mais il décida que le maître d'un esclave ne pourrait plus légalement contraindre ce dernier à l'accompagner dans ses voyages à l'étranger. Cette décision marqua le début du recul de l'esclavage en Angleterre. À cette époque, on estimait à 15 000 environ le nombre d'Africains qui résidaient dans ce pays, certains d'entre eux vivant dans le dénuement, comme des parias<sup>6</sup>.

En France, on commença à prêter de plus en plus attention à la présence africaine sur le territoire à partir du XV<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque que des marins français firent des incursions dans différentes régions côtières de l'Afrique occidentale, notamment dans la zone des îles du Cap-Vert et du fleuve Sénégal. Nombre d'entre eux ramenèrent des Africains en France, d'abord comme preuve de la réalité de leur voyage et, par la suite, pour les vendre comme esclaves. En 1595, le capitaine portugais Alvarez d'Almeida constata qu'en Afrique, de nombreux autochtones parlaient français et avaient séjourné en France.

Bien qu'on trouvât dans ce pays, à cette époque, des esclaves africains, il est certain que le développement de l'esclavage en France n'était pas délibéré à l'origine. Un tribunal royal proclama même, en 1571: « La France, mère de la liberté, ne permet aucun esclave. » Cependant, la pratique en la matière variait selon les cas: certains Africains étaient asservis tandis que d'autres restaient théoriquement libres dans un milieu hostile. Plusieurs observateurs ont constaté une présence africaine dans certaines villes françaises comme Angers, Lyon, Orléans, Nantes et Paris. Ils étaient employés comme serviteurs, domestiques, voire comme pages dans des familles nobles; certains d'entre eux participaient à des défilés et à d'autres formes de festivités. D'autres se distinguèrent sur les champs de bataille.

5. F. O. Shyllon, 1974, p. 5-10.

6. *Ibid.*, p. 17-23 et 141-164.

Ce fut le cas des soldats noirs du régiment Saxe-volontaires, originaires de Guinée, du Kongo et de Madagascar, qui se couvrirent de gloire au XVII<sup>e</sup> siècle, en Europe<sup>7</sup>.

Toutefois, le Noir le plus célèbre dans les annales de l'armée française fut Alexandre Davy Dumas, né de père français et de mère noire esclave. Les générations suivantes de cette famille Dumas se firent un nom dans le métier des armes et dans les lettres. Les Africains vivant en France étaient cependant, dans leur grande majorité, des domestiques dont la vie n'était pas aussi dure que celle de leurs frères en esclavage.

À partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les Africains arrivèrent en France en nombre important et, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, la politique royale permit aux Français propriétaires d'esclaves en Amérique de les amener en France. C'est ainsi que les Français commencèrent à s'habituer à voir des Noirs parmi eux.

Les écrits se rapportant à la présence africaine dans d'autres régions d'Europe sont fort peu nombreux. On sait toutefois qu'un certain nombre d'Africains, en particulier des envoyés et des pèlerins éthiopiens, se sont rendus en Europe à la fin du Moyen Âge. Au XV<sup>e</sup> siècle, des moines éthiopiens et d'autres africains, y compris, dans certains cas, des esclaves, vivaient à Venise, au Vatican et dans les villes voisines<sup>8</sup>.

Les Vénitiens étaient en même temps marchands et propriétaires d'esclaves. Il semble que la plupart de ces esclaves aient été d'origine européenne et asiatique, mais certains cependant étaient africains. De fait, la traite des Africains s'est accrue après que la chute de Constantinople eut entraîné une diminution du trafic en mer Noire. La majorité des esclaves africains auraient été acquis dans des ports égyptiens, ce qui donne à penser qu'ils provenaient en partie de la vallée du Nil, au Soudan<sup>9</sup>.

La rareté des documents ne permet pas de dresser un tableau général de la vie des Africains à Venise et dans les régions voisines. D'après certains témoignages, ils auraient été assimilés par les familles du lieu, ce qui explique leur disparition presque totale à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il convient aussi d'ajouter que l'interdiction de pratiquer certains métiers qui était faite aux personnes de condition servile a été probablement préjudiciable aux esclaves et aux domestiques africains. Cependant, certains observateurs ont noté que les esclaves bénéficiaient de la protection de la loi. Tous devaient être baptisés, ce qui a peut-être contribué à adoucir leur situation<sup>10</sup>. Il reste que l'esclavage était un état de servitude et d'inégalité assorti de contraintes physiques et psychologiques que l'on se doit d'étudier plus longuement avant de parvenir à des conclusions définitives.

7. I. B. Kake, 1948, p. 73-85.

8. T. Tamrat, 1977; W. L. Hansberry, 1965.

9. R. Smith, 1979.

10. *Ibid.*, p. 53 et 57.



5.1. Général Alexandre Davy Dumas, 1762-1806.  
[The Moorland-Spingarn Research Center, Howard University, Washington, D. C.]

Mais c'est dans les Amériques que l'on put observer les effets les plus déterminants et les plus dramatiques de la dispersion des Africains<sup>11</sup>. Pendant la majeure partie du XV<sup>e</sup> siècle, la traite négrière resta essentiellement un phénomène limité à la Caraïbe, à l'Amérique centrale et à l'Amérique du Sud, lié au développement des plantations portugaises au Brésil et hollandaises dans les Guyanes. La phase suivante de ce trafic, au XVI<sup>e</sup> siècle, coïncida avec la participation africaine à l'exploration des Amériques. 30 Africains accompagnaient Balboa lorsqu'il explora le Mexique où l'un d'entre eux aurait semé du blé et moissonné la première récolte; 200 Africains firent partie de

11. Au nombre des sources auxquelles on peut se référer figurent J. E. Inikori, 1982, et P. D. Curtin, 1969.

l'expédition d'Alvarado à Quito, d'autres participèrent à celle de Pizarro au Pérou. Le plus célèbre d'entre eux est sans doute Estevanico, qui joua un rôle important dans l'exploration par les Espagnols du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Des Africains participèrent également aux expéditions françaises au Canada (notamment aux côtés des missionnaires jésuites) et à la conquête de la vallée du Mississippi<sup>12</sup>.

En 1619, un vaisseau hollandais débarqua 20 « nègres » à Jamestown en tant que domestiques travaillant sous contrat. L'introduction de cette main-d'œuvre africaine suscita une demande de travailleurs noirs et diverses pratiques furent instituées qui restreignaient leur liberté, notamment celle de choisir un travail à leur convenance. Cela aboutit à l'institutionnalisation de l'esclavage dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord en 1660. À la fin du siècle, l'Africain fut légalement réduit à la condition d'esclave, de simple objet dont le maître pouvait disposer à sa guise, sans égard pour sa qualité d'être humain, et qui n'avait aucune raison d'espérer que l'État mette un frein à son exploitation. Ce système d'asservissement visait à assurer un profit économique maximal et se fondait sur la croyance des Européens dans l'infériorité intrinsèque de l'Africain du fait même de la couleur de sa peau et de son type physique, croyance qui avait valeur d'argument<sup>13</sup>.

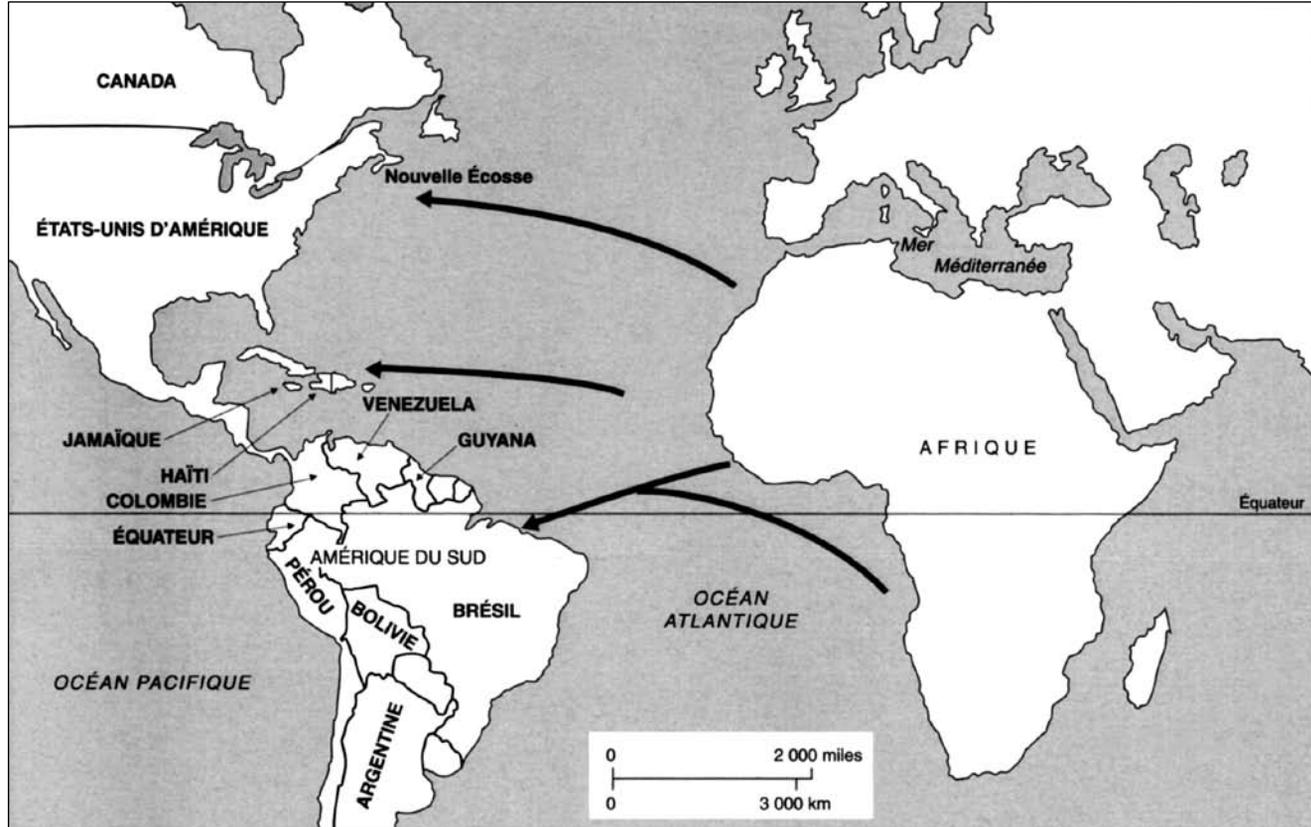
Pendant ce temps, l'Angleterre et l'Espagne luttèrent pour s'imposer dans la Caraïbe. En 1627, l'Angleterre prit la Barbade et, en 1655, la Jamaïque. Les plantations locales de canne à sucre exigeaient une main-d'œuvre importante : elle fut presque décuplée, au cours des quarante années qui suivirent, par l'arrivée d'un grand nombre d'esclaves de la Côte de-l'Or, d'Angola, du Kongo, du Nigeria, du Dahomey et, après 1690, de Madagascar.

Les Anglais et les Français affirmèrent leur suprématie dans la Caraïbe lors des dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle. L'esclavage à la Jamaïque et à la Barbade se développa rapidement et constitua un modèle pour l'Amérique du Nord. Par ailleurs, dans la zone des Caraïbes, apparurent des centres d'« aguerrissement » où les esclaves africains étaient « dressés ». Mais du fait qu'un grand nombre de ces Africains « aguerris » connaissaient bien les conditions régnant dans les îles caraïbes et, parfois même, participaient à des conspirations et à des révoltes, ils servaient aussi de modèle à la résistance des esclaves en Amérique du Nord.

Les conspirations et révoltes d'esclaves ont représenté la forme ultime de la lutte pour se libérer de l'esclavage, et les plus fréquentes et les plus graves eurent généralement lieu dans les régions à forte densité d'esclaves noirs. En Guyane britannique, par exemple, les esclaves en vinrent à former jusqu'à 90% de la population totale; ils étaient également fort nombreux à la Jamaïque, au Brésil et à Saint-Domingue (Haïti) et légèrement moins à Cuba. Aux États-Unis en revanche, les Noirs n'étaient majoritaires que dans deux États, le Mississippi et la Caroline du Sud.

12. R. W. Logan, 1940; J. W. Johnson, 1941.

13. L'ouvrage de J. H. Franklin (1967) constitue la source d'information la plus sûre dont on dispose sur les Noirs aux États-Unis d'Amérique.



## 5.2. Les Amériques et l'Afrique.

[Source: d'après une carte établie par le Dr Dulal C. Goswami, Département de géologie et de géographie, Université Howard, Washington, D. C.]

Si l'on exclut celle de Saint-Domingue, les révoltes d'esclaves africains les plus graves qui eurent lieu dans les Amériques furent celles de la Jamaïque et de la Guyane. La première d'entre elles fut la guerre des Marrons qui éclata à la Jamaïque en 1725, lorsque des bandes d'esclaves s'enfuirent dans les montagnes et y fondèrent leur propre communauté. En 1739, les Anglais se virent contraints de conclure un traité avec le capitaine Cudjoe, originaire de la Côte-de-l'Or, qui accepta de renvoyer tous les esclaves fugitifs en échange du droit à l'autonomie et à l'exonération d'impôts.

La Guyane, formée des régions de l'Essequibo, de la Berbice et de la Demarara, connut une série de grandes révoltes au XVIII<sup>e</sup> siècle qui atteignit son point culminant au XIX<sup>e</sup> siècle, avec celle de 1823.

Dans les années 1740, la résistance noire amena les Hollandais à conclure un traité d'amitié avec le chef coromante Adoe. Lui et ses partisans s'étaient lancés dans un programme d'extermination totale des Européens, mais leur action ne toucha qu'une petite zone. Vers le milieu du siècle, un autre groupe conduit par un chef coromante tenta, en vain, de prendre le pouvoir dans la colonie. Mais les années 1760 sont particulièrement dignes d'intérêt; elles ont été marquées par la grande rébellion de 1763-1764 à laquelle prirent part Africains et créoles sous la direction de Cuffy et où certains observateurs ont cru reconnaître un prélude à la révolte de Saint-Domingue. Au Mexique, des esclaves africains fomentèrent d'importantes révoltes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles afin de susciter l'émergence de communautés africaines et des efforts semblables furent poursuivis par les Marrons au Panama, en Colombie et au Venezuela, par les Noirs au Pérou et par les esclaves aux îles Leeward et Windward, à Cuba et en d'autres lieux<sup>14</sup>.

Mais c'est au Brésil que, avant la révolte de Saint-Domingue, la lutte armée des Africains prit une ampleur sans précédent et dura le plus longtemps. Des révoltes de portée limitée ont de tout temps jalonné l'histoire de l'esclavage au Brésil mais c'est dans l'État de Palmares que se maintint, pendant presque tout le XVII<sup>e</sup> siècle (de 1605 à 1695), une communauté africaine autonome estimée à 20 000 membres qui étaient essentiellement des Bantu de la région du Kongo et de l'Angola. Ils souhaitaient modeler leur société sur celle dont ils étaient originaires et ils résistèrent aux Hollandais comme aux Portugais avant d'être finalement vaincus en 1695<sup>15</sup>.

Ces luttes de libération témoignent de l'éveil du nationalisme de la diaspora africaine dans la Caraïbe et en Amérique latine. Il ne s'agissait pas seulement, pour les Africains, d'assouvir un besoin de revanche ou de fuir dans les montagnes, mais aussi de créer des zones politiquement autonomes où ils seraient à même de se défendre contre leurs ennemis. Dans ces luttes, les religions africaines, comme l'*obeah* et le culte vaudou

14. R. Price, 1973; R. Bastide, 1971; O. D. Lara, 1979; R. Mellafe, 1964; C. F. Guillot, 1961; G. A. Beltran, 1958; M. A. Saignes, 1967; F. B. Figueroa, 1961; J. J. Uribe, 1963; F. Ortiz, 1916; E. V. Goveia, 1965; UNESCO, 1979.

15. C. Moura, 1959; L. Luna, 1968; S. B. Schwartz, 1970 et 1977; R. K. Kent, 1965; E. D. Genovese, 1979; D. H. Porter, 1970, p. 37-40.

par exemple, ont été un puissant facteur d'organisation. L'islam a joué un rôle semblable, en particulier à Bahia où il a contribué à rassembler les Hawsa et les Yoruba<sup>16</sup>.

En Amérique du Nord, durant la même période, les Africains fomentèrent également des complots en chaîne et déclenchèrent plusieurs insurrections<sup>17</sup>. La plupart des plantations étaient situées loin des zones qui auraient pu être propices à la rébellion telles que les montagnes de la Jamaïque ou la jungle de Guyane. Cependant, un très grand nombre d'esclaves des colonies méridionales de l'Amérique du Nord décidèrent de se réfugier chez les Indiens ou dans d'autres communautés; c'est ainsi qu'en Floride, des esclaves s'enfuirent chez les Indiens séminoles et effectuèrent avec eux des raids contre les plantations voisines. Des insurrections éclatèrent également en Virginie et au Maryland au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dès qu'il devint évident que le système des contrats allait être remplacé par l'asservissement à vie et après que les deux Carolines eurent adopté, dans les plantations, un mode de production intensif en profitant du statut des esclaves tel qu'il existait dans la Caraïbe.

En 1730, des complots d'esclaves furent découverts dans trois colonies — la Virginie, la Caroline du Sud et la Louisiane. Les meneurs étaient des Africains qui avaient été auparavant mêlés à des révoltes en Afrique occidentale. L'année suivante, une mutinerie se déclara à bord d'un vaisseau négrier au large de Rhode Island et, quatre ans plus tard, des esclaves embarqués à bord du négrier *Dolphin* parvinrent à tuer leurs ravisseurs au prix de leur propre vie. La révolte la plus grave de cette période éclata en 1739 en Caroline du Sud, au moment où Cudjoe faisait échec à l'armée britannique dans les montagnes de la Jamaïque. On l'a appelée la rébellion de Caton<sup>18</sup>.

Des troubles similaires se produisirent dans les colonies septentrionales d'Amérique du Nord, qui comptaient moins de 3 000 Africains pour une population blanche presque six fois supérieure et où il n'y avait pas de plantations. En 1712, un groupe conduit par un Africain de la Côte-de-l'Or tenta d'incendier la ville de New York. La même chose arriva à Boston en 1723. En 1741, des Africains tentèrent à nouveau de mettre le feu à New York; les circonstances de ce nouvel épisode, qui eut le plus grand retentissement, font encore l'objet d'analyses divergentes. Deux ans avant la signature de la Déclaration d'indépendance, la panique s'empara à nouveau de Boston. Il est révélateur que ce premier cycle de complots et de révoltes en Amérique du Nord ait été, en général, le fait d'Africains qui étaient arrivés depuis peu en Amérique et qui luttèrent encore contre l'asservissement. En 1772, dans plusieurs régions des colonies américaines, certains suggérèrent que l'on déportât en Afrique ou dans les Antilles tous les Noirs affranchis, qui étaient considérés comme les instigateurs de la résistance<sup>19</sup>. La pendaison

16. E. Ignace, 1970.

17. H. Aptheker, 1944; E. D. Genovese, 1979.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

et des traitements brutaux attendaient ceux qui étaient surpris à se livrer à des activités subversives. Des conditions qui servaient de soupapes de sûreté existaient en Amérique du Nord, contrairement à la Caraïbe. Dans la zone septentrionale des colonies nord-américaines, par exemple, il était possible de s'évader. Au nord comme au sud et au Canada, différents groupes d'Européens, notamment les Quakers, s'opposaient à l'esclavage et étaient prêts à aider les fugitifs. Néanmoins, entre 1700 et 1750, de nombreux Africains d'Amérique du Nord furent, semble-t-il, influencés par les rébellions des Marrons de la Caraïbe.

Entre 1750 et 1775, les événements dont dépendait le sort des Africains tendaient vers leur point culminant aussi bien en Amérique du Nord que dans la Caraïbe. L'affirmation de la suprématie britannique allait de pair avec le développement du mouvement anti-esclavagiste en Grande-Bretagne. Cette situation aboutit, en 1772, au fameux arrêt de lord Mansfield, aux termes duquel il était désormais illégal de détenir un individu en esclavage dans les îles Britanniques. Dans les colonies américaines, chez les Blancs, un mouvement en faveur de l'indépendance politique à l'égard de la Couronne se créa. Il s'ensuivit un débat philosophique sur la question de savoir si les Noirs, eux aussi, devaient ou non être libres.

Les colonies nord-américaines proclamèrent la Déclaration d'indépendance en 1776. Cependant, cela faisait longtemps que de nombreux Africains qui y vivaient exigeaient leur liberté et il était donc naturel que les Africains instruits, qu'ils soient esclaves ou affranchis, se retrouvent côte à côte avec les Européens pour revendiquer le droit à la liberté. Certains de ces Africains combattirent les Anglais aux côtés des Blancs. C'est un Noir, Crispus Attucks, qui fut la première victime de la lutte contre l'Angleterre en 1770, prélude de la guerre d'Indépendance au cours de laquelle des Noirs prirent les armes et entrèrent dans l'histoire sous leurs noms africains. Quelques-uns désertèrent et les Anglais leur accordèrent la liberté<sup>20</sup>.

De Saint-Domingue, colonie française, où la population mulâtre était devenue assez importante, un groupe de volontaires de couleur vint soutenir les colons qui livraient bataille aux Anglais à Savannah, en Géorgie. En Amérique du Nord, la lutte pour la liberté avait commencé, mais elle avait pris un tour singulier; les Européens d'Amérique désiraient se libérer de la tutelle britannique, tandis que les Africains, qui voulaient s'affranchir d'une double domination — celle des Anglais et celle des colons américains —, devaient lutter sur deux fronts.

Les Africains de la diaspora américaine faisaient partie intégrante d'un monde dominé par l'hégémonie européenne où des forces économiques et intellectuelles puissantes s'employaient à réorganiser les structures politiques et sociales. Parmi les Africains, certains comprenaient le jeu de ces forces et, par leur seule présence à l'intérieur de ce système européen aussi bien que par leurs actes, ils influèrent sur les décisions prises par les Européens. Il est vrai

20. B. Quarles, 1961, est la meilleure source sur le sujet.

qu'ils étaient divisés : certains étaient convaincus que le salut passait par l'assimilation des valeurs et des idéaux européens ; d'autres, au contraire, tenaient à affirmer leur africanité et étaient prêts à risquer leur vie pour protester et résister contre la répression dont ils étaient l'objet de la part des Européens.

Une des voies du salut était l'expérience menée en Sierra Leone à la suite de la décision de justice de lord Mansfield, statuant en 1772 que le maître ne pouvait forcer son esclave à quitter l'Angleterre. Une assez importante communauté noire s'était constituée à Londres à la suite de cet arrêt et de l'afflux d'Africains émancipés pour avoir combattu dans les rangs anglais contre les forces indépendantistes américaines. Les abolitionnistes entreprirent alors de mettre en œuvre l'idée de réinstaller les Africains libérés en Afrique, avec l'espoir qu'une société fondée sur le travail libre y propagerait le christianisme, développerait une économie de type occidental et contribuerait à l'abolition de la traite. En 1787, plus de 400 Africains libérés furent ainsi envoyés d'Angleterre en Sierra Leone pour s'y installer. C'était la première fois qu'une suite concrète était donnée à l'idée du rapatriement en groupes d'anciens esclaves africains.

La première tentative organisée et autofinancée par des Africains pour atteindre cet objectif se déroula sous l'égide de Paul Cuffee, aux États-Unis d'Amérique. Cuffee avait été impressionné par les perspectives qu'ouvrait l'expérience de la Sierra Leone et il se fixa comme objectif de regrouper les Noirs qui souhaitaient revenir en Afrique. Il voulait en outre développer les échanges commerciaux avec l'Afrique. Les idées et les efforts de Cuffee eurent peu d'effet dans l'immédiat si l'on excepte le rapatriement de 38 Noirs en Afrique, en 1814. Cependant, son exemple allait être une source d'inspiration pour les générations futures<sup>21</sup>.

Alors que les Européens des États-Unis étaient en voie de former une communauté solide et entreprenaient de créer des institutions qui fussent l'expression de leur culture et le signe de leur indépendance, les Africains, dont les sentiments de désenchantement et de déception étaient renforcés par l'orgueil racial, mirent en place eux aussi un certain nombre de structures. Ils commencèrent à se dire « Africains », geste important puisque la plupart d'entre eux avaient été enlevés à leur famille alors qu'ils n'étaient encore que des enfants et n'avaient pratiquement rien sur quoi fonder et cultiver leur identité ethnique. Les statuts en vigueur interdisaient aux Noirs de parler des langues africaines ou de pratiquer leur religion et la vente des esclaves divisait fréquemment les familles.

Néanmoins, en 1787, un pasteur méthodiste africain des États-Unis, Richard Allen, pour protester contre la politique de ségrégation visant à l'isoler, lui et d'autres, dans une église pour Blancs où ils avaient coutume de célébrer le culte, se retira et forma la Free African Society, société dont les objectifs étaient à la fois religieux et sociaux. Dans d'autres régions des États-Unis, les Africains suivirent la même démarche et donnèrent parfois

21. H. N. Sherwood, 1923.

le même nom à leurs associations bénévoles. À la même époque, Prince Hall, un pasteur de Boston, homme d'affaires né à la Barbade et qui avait été admis au sein de la Maçonnerie par des soldats britanniques pendant la guerre d'Indépendance, tenta d'obtenir le droit de fonder une loge dont les membres seraient des Noirs affranchis. Devant le refus des Maçons de race blanche, il s'adressa aux Maçons de rite écossais qui lui accordèrent l'autorisation d'organiser une loge africaine dont il serait le grand maître. C'était la première fois qu'une confrérie de style occidental, rassemblant des Noirs, voyait le jour. En un sens, c'était pour ces derniers la continuation d'une coutume de l'Afrique, la formation de sociétés secrètes. Ces activités jetèrent les bases de ce qui allait constituer les deux types d'institutions les plus puissantes des Africains-Américains au cours du XIX<sup>e</sup> siècle — les loges et les organisations religieuses —, qui unirent les Noirs à l'échelle nationale<sup>22</sup>.

En 1787, une autre institution importante vit le jour, créée non pas à l'initiative des Noirs mais par des Blancs qui désiraient leur venir en aide. Ce fut la Free African School of New York qui fut fondée par la Manumission Society et admit en son sein 40 étudiants.

En se plaçant sous le signe de l'Afrique, les Noirs marquaient certes leur volonté d'affirmer leur identité en s'appuyant sur leurs traditions et sur leur culture originelle. Toutefois, ces organisations étaient porteuses de valeurs occidentales comme l'épargne, la théologie puritaine, l'importance accordée à la promotion de l'individu par le travail et l'instruction, l'attention portée aux personnes défavorisées et l'idée qu'il fallait se mettre au service de la société. Telles étaient les motivations de George Liele, par exemple, qui fonda des églises baptistes aux États-Unis et à la Jamaïque à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les Africains devaient tirer parti de ces idées par la suite pour défendre les intérêts de leurs congénères vivant dans d'autres régions. Ces actions novatrices entreprises par des Noirs américains allaient contribuer ultérieurement à favoriser l'émergence d'une identité communautaire aux États-Unis, à la Caraïbe et en Afrique.

La plupart des personnalités afro-américaines éminentes de cette époque étaient des autodidactes ou n'avaient fréquenté l'école que pendant quelques années. Cela n'empêcha pas certains d'entre eux de réaliser des choses importantes: Phyllis Wheatley, née en Afrique vers 1753, devint un poète renommé; Gustavus Vassa, né au Bénin en 1745, déporté en Amérique puis en Angleterre, participa activement au mouvement anti-esclavagiste et fut l'auteur d'un ouvrage capital qui condamnait l'esclavage, *The interesting narrative of the life of Oloudah Equiano, or Gustavus Vassa*. Benjamin Banneker, surnommé parfois l'Éthiopien, devint un mathématicien et un astronome éminent; il établit un almanach et fut l'un des membres de la commission qui détermina et dessina les plans de la ville de Washington<sup>23</sup>.

22. A. Hill et M. Kilson, 1969.

23. Ses contemporains parlaient de Banneker comme « de la preuve vivante que les facultés de l'esprit n'ont rien à voir avec la couleur de peau ». Voir J. H. Franklin, 1967, p. 157.



5.3. Phyllis Wheatley, une domestique qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, devint un poète de renom.  
[The Moorland-Spingarn Research Center, Howard University, Washington, D. C.]



5.4. Benjamin Banneker, Noir libre qui devint un mathématicien et inventeur éminent. Il fut un des concepteurs des plans de Washington, D. C.  
[The Moorland-Spingarn Research Center, Howard University, Washington, D. C.]

Les Noirs qui vivaient en Europe contribuèrent eux aussi à la lutte menée en faveur de la liberté et de la dignité humaine. Après avoir étudié dans les universités de Halle et de Wittenberg, Anton Armo revint en Côte-de-l'Or pour aider ses compatriotes<sup>24</sup>. De même, Philip Quacoe et Jacobis Capitein, tous deux originaires de la Côte-de-l'Or, firent leurs études en Europe et revinrent ensuite travailler dans leur pays. Ottobah Cagoano, affranchi aux termes de l'arrêt Mansfield, en 1772, écrit *Thoughts and sentiments on the evil and wicked traffic of the slavery and commerce of the human species*. Les lettres d'Ignatius Sancho, publiées après sa mort, font de lui

24. A. G. Armo, 1968.

également l'un des plus importants porte-parole des Africains de l'étranger. En outre, un certain nombre d'émissaires africains, dont des représentants du Kongo, de l'Éthiopie, de la Guinée et de la Côte-de-l'Or, furent actifs en Europe<sup>25</sup>. Sur le continent comme aux États-Unis, les Africains en lutte trouvèrent quelques alliés chez les Blancs, comme la Société des amis des Noirs qui avait son siège à Paris.

C'est d'abord en Amérique, cependant, que la lutte de libération acquit une dimension réellement internationale. Dans l'ensemble de l'Amérique, de petits groupes de Noirs avaient conquis leur liberté, quelques-uns n'avaient jamais été asservis, mais tous s'efforçaient de mener leur vie à leur façon et, bien que n'étant pas à même d'influer sur la politique générale du pays, ils suivaient avec intérêt l'évolution de la situation des Noirs dans le monde. Ces Noirs, ainsi que ceux qui étaient demeurés asservis, furent profondément influencés par les événements qui survinrent dans l'île de Saint-Domingue (Haïti).

Deux ans seulement après que les États-Unis d'Amérique eurent adopté la constitution qui donnait à l'esclavage une sanction morale et légale, une révolution éclatait en France aux cris de: « Liberté ! Égalité ! Fraternité ! » Ce mouvement ébranla la structure de la colonie française de Saint-Domingue, couverte de riches plantations de canne à sucre, où un demi-million d'esclaves et 24 000 gens de couleur affranchis vivaient sous la domination de quelque 32 000 colons français, renommés pour leur opulence et la cruauté avec laquelle ils traitaient leurs esclaves. La population africaine affranchie, qui comprenait quelques propriétaires d'esclaves, prit au sérieux le slogan de la Révolution française et exigea l'égalité totale avec les Blancs. Puis, en 1791, la grande masse des Noirs commença à bouger sous l'influence d'un ouvrier agricole illettré, Boukman, qui avait recours à un rituel vaudou pour s'attacher ses partisans, liés par le serment prêté en secret à la manière africaine, et les inciter à se soulever contre leurs maîtres. Le gouvernement révolutionnaire de Paris décida d'envoyer une armée pour rétablir l'ordre. C'est alors qu'apparut sur la scène politique un personnage hors du commun, un esclave cultivé, chrétien, né dans la diaspora de père africain et exerçant les fonctions de cocher, Toussaint, qui prit le nom de Louverture<sup>26</sup>.

Toussaint demanda à la population de soutenir sa petite armée par des actions de guérilla. Il mit cinq ans à vaincre les troupes de Napoléon, avec l'aide de la fièvre jaune, et il rétablit l'ordre et la prospérité en Haïti. On célébra dans le monde entier son génie militaire, ses capacités d'administrateur, son humanité et son habileté politique. Sa réputation se répandit comme une traînée de poudre et atteignit les Noirs des États-Unis grâce aux marins noirs qui jouèrent un rôle important dans la diffusion des informations dans le monde noir.

Le succès du mouvement de libération africain en Haïti provoqua un sentiment de panique chez les Blancs des États-Unis qui craignaient de voir les Afro-Américains revendiquer eux aussi leur liberté. On créa une

25. W. Rodney, 1975; W. L. Hansberry, 1965.

26. C. L. R. James, 1963; P. M. Fontaine, 1970.

législation plus rigoureuse, on renforça les contrôles de police et l'on prit des mesures visant à restreindre la liberté de mouvement des Noirs dans le pays et à empêcher l'arrivée de nouveaux immigrants noirs, en particulier ceux de Haïti. Cependant, les succès remportés par les Noirs de Haïti avaient donné des idées à leurs frères des États-Unis. C'est ainsi que Haïti et Toussaint Louverture devinrent des symboles dont s'inspirèrent, dans d'autres régions des Amériques et de la Caraïbe, les Noirs qui aspiraient à la liberté et envisageaient même d'accéder à l'indépendance.

Un événement de grande portée a marqué le début du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis. Un pasteur noir, Gabriel Prosser, organisa une marche sur Richmond, en Virginie, et prit la tête du millier d'esclaves qui marchèrent sur la ville. Ils comptaient obtenir, grâce à cette manifestation, leur liberté ; mais, la nouvelle s'étant ébruitée, le gouverneur put faire appel à la milice pour rétablir l'ordre. De nombreux Noirs — dont Prosser — furent arrêtés et exécutés. Mais l'exemple et le legs de Haïti n'en demeurèrent pas moins vivaces.



5.5. Toussaint Louverture, de Haïti.

[The Moorland-Spingarn Research Center, Howard University, Washington, D. C.]

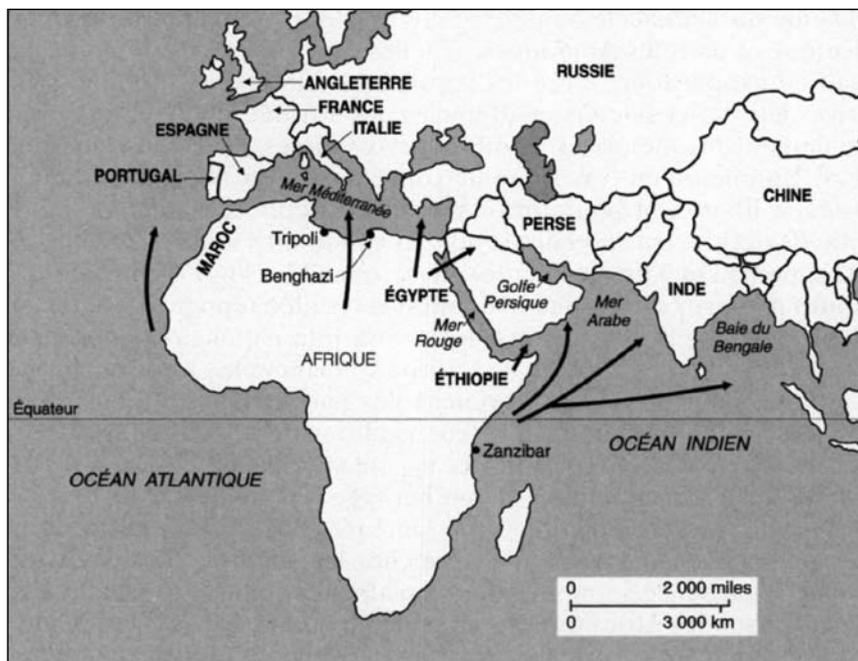
L'aube du XIX<sup>e</sup> siècle ouvrit une ère nouvelle pour les Africains vivant en Europe et dans les Amériques. Quelles que fussent les différences, au niveau de l'application, entre les législations européennes et américaines relatives aux Noirs asservis et affranchis, les attitudes demeuraient fondamentalement les mêmes. Les différents systèmes juridiques en vigueur tant en Europe qu'en Amérique ne concédaient aux Noirs ni l'égalité, ni une réelle liberté, et pourtant, il y avait plusieurs exemples d'une plus grande flexibilité, les contraintes de leur condition s'assouplissaient ici ou là. Ils apprenaient à lire et à écrire, même quand les lois l'interdisaient, il y avait des mariages interraciaux, même si cette idée répugnait à la majorité de la population, et les voyages, locaux ou internationaux, facilitaient la création de véritables réseaux de relations. Néanmoins, les Africains de la diaspora savaient bien qu'ils restaient des parias en terre étrangère. En outre, ils se rendaient compte que leur condition de déshérités était la sanction de leur appartenance à une race et une culture africaines, d'où l'aspiration à sauver le peuple noir et son héritage qui animait leurs tentatives d'organisation communautaire. Cette unité psychologique continua de prévaloir; elle devint une source de force chez les peuples africains et donna finalement naissance au mouvement panafricain des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Cependant, les Africains de la diaspora ne purent échapper à l'influence de l'environnement physique et social où ils avaient été transplantés. Leur langue et leur mode de vie changèrent, leurs valeurs et leurs objectifs se transformèrent. Leur idée du monde, d'eux-mêmes et des autres fut modelée par plusieurs siècles d'imprégnation de culture euro-américaine et le souvenir de leur héritage africain, quoique solidement ancré en eux, finit par s'estomper, voilé par les années d'absence et d'éloignement. Les Africains de la diaspora en Europe et en Amérique sont ainsi devenus des intermédiaires culturels entre les Africains autochtones et les Euro-Américains.

## L'Asie

Alors que la migration forcée des Africains en Europe et aux Amériques constitue un chapitre relativement récent de l'histoire mondiale, le commerce des esclaves en Asie est un phénomène historique permanent bien plus ancien. *Le périple de la mer Érythrée*, écrit vers 50 de notre ère, nous apprend qu'on exportait des esclaves de la corne de l'Afrique et rien n'autorise à penser que c'était là le premier exemple de traite négrière.

Il semble bien que les contacts et les échanges entre les peuples vivant de part et d'autre de la mer Rouge remontent à l'époque de la préhistoire. Mais à partir du VII<sup>e</sup> siècle, avec la naissance de l'islam, un processus d'unification culturelle s'instaura dans la zone de l'océan Indien et de la mer Rouge. Plusieurs villes côtières d'Afrique orientale furent islamisées et les musulmans jouèrent un rôle de plus en plus déterminant



### 5.6. L'Afrique, l'Europe et l'Asie.

[Source: d'après une carte établie par le D<sup>r</sup> Dulal C. Goswani, Département de géologie et de géographie, Université Howard, Washington, D. C.]

dans le domaine commercial, y compris dans le trafic des esclaves. L'importance de ce phénomène dans différentes régions de l'Asie est mise en lumière par les révoltes des Zandj qui éclatèrent en Mésopotamie au IX<sup>e</sup> siècle. L'extermination des Zandj ne peut faire oublier que leur révolte a contribué à la ruine du califat abbasside et a mis fin à la construction de barrages dans le sud de l'Iraq, activité dans laquelle H. Deschamps voit « le premier modèle de la grande entreprise tropicale édifiée sur des troupeaux d'esclaves noirs ». Un peu plus tôt, au VIII<sup>e</sup> siècle, deux esclaves noirs avaient été vus à la cour de l'empereur de Chine et, au XIII<sup>e</sup> siècle, des habitants de Canton utilisaient de la main-d'œuvre servile africaine<sup>27</sup>. Certains écrits de l'époque nous rappellent que le commerce des esclaves originaires de l'Afrique orientale s'est poursuivi de façon ininterrompue. Al-Mas'ūdī en parla au XI<sup>e</sup> siècle, al-Idrīsī au XII<sup>e</sup> siècle et, au XIV<sup>e</sup>, Ibn Baṭṭūta décrivit la prospérité qui régnait à Kilwa et qui n'était pas sans lien avec la traite des Noirs.

27. UNESCO, 1979 et 1980; C. M. Wilbur, 1967, p. 93; E. Bretschneider, 1871, p. 13-22. En ce qui concerne la diaspora africaine en Arabie et en Asie avant la période qui nous intéresse, voir UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, chap. 26, qui fait le point sur la question.

Il est regrettable que les historiens de la diaspora africaine n'aient pas mieux examiné tout ce qui touche à la côte nord de la Méditerranée. La Turquie et les pays voisins mériteraient, en particulier de ce point de vue, une étude approfondie puisque cette région fut durant de nombreux siècles un entrepôt important pour les esclaves en provenance de Tripoli et de Benghazi, ainsi qu'une zone de transit pour le trafic à destination des régions de l'intérieur. À cet égard, l'achat à Constantinople, en 1696, de plusieurs jeunes Africains pour l'empereur de Russie Pierre le Grand mérite d'être mentionné puisque, parmi eux, figurait Abram Petrovitch Hannibal, l'arrière-grand-père d'Alexandre Pouchkine. Hannibal était, semble-t-il, né en Éthiopie où il avait été capturé par les Turcs. Combien d'autres esclaves africains arrivèrent en Russie et dans les régions voisines en passant par la Turquie, nul ne peut le dire, mais leur nombre fut probablement peu élevé. Cette situation, et le fait que l'esclavage en Russie ait été aboli au cours du premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, expliquent peut-être pourquoi la condition des Africains dans ce pays était celle de domestiques et non d'esclaves<sup>28</sup>. Quoique insuffisante, la documentation dont on dispose permet néanmoins de penser que l'esclavage et les contraintes qui y étaient liées ne se sont pas développés en Russie.

La plupart des esclaves importés en Asie étaient des enfants, les filles étant plus nombreuses que les garçons. Embarqués dans les ports de la côte orientale de l'Afrique, les esclaves étaient habituellement transportés jusqu'à al-Mukha (Mocha), port arabe sur la mer Rouge. À partir de là, un grand nombre d'entre eux étaient réexpédiés à destination d'al-Hudaydeh (Hodeida), de Djeddah (Djidda), de La Mecque et d'autres entrepôts d'Arabie. D'autres étaient rembarqués à destination de ports du golfe Persique tels que al-Sharīkah (Sharjah), Sour, Mascate, Bandar 'Abbās, Bandar-e Lengeh, Bahrein, Būshahr (Bushire), Koweit et Basra. Les ports indiens recevaient habituellement leurs cargaisons d'al-Mukha ou du golfe Persique, mais, parfois, certains contingents venaient directement d'Afrique orientale. Parmi les ports indiens, citons Bombay, Goa, Surat, Karikal, Pondichéry, Calcutta et différents points de la côte du Kutch, du Gujarât et du littoral de l'Asie du Sud-Est et de la Chine, à quoi s'ajoutaient plusieurs îles de l'océan Indien<sup>29</sup>.

En Arabie, Oman occupait une position clé dans la stratégie maritime et commerciale du Moyen-Orient et constituait le fer de lance de la participation arabe à la traite négrière. Sa capitale, Mascate, commandait l'accès au golfe Persique par où étaient convoyés un grand nombre d'esclaves africains. En 1784 et 1785, les Arabes d'Oman s'emparèrent successivement des ports de Kilwa et de Zanzibar, sur la côte orientale de l'Afrique; ils allaient désormais affirmer leur souveraineté sur plusieurs villes de la côte. Après que le sultan

28. Pouchkine a célébré son héritage africain dans l'un de ses poèmes; voir D. Magarshack, 1969, p. 12-17; A. Perry, 1923; B. Modzalevskii, 1907; N. Malevanov, 1974.; B. Kozlov, 1970; A. Blakeley, 1976.

29. J. E. Harris, 1977, p. 264-268.

d'Oman se fut assuré le contrôle de Zanzibar et de certaines régions de la côte orientale de l'Afrique, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on eut de plus en plus besoin d'esclaves pour récolter les clous de girofle et les noix de coco dans les plantations arabes de la région<sup>30</sup>.

Au Yémen et dans l'Hadramawt, vivaient des communautés d'origine noire africaine dont l'implantation remontait à une époque lointaine. Il semble qu'elles étaient essentiellement d'origine éthiopienne et qu'à Aden, l'une d'entre elles constituait un groupe comparable à la caste des intouchables en Inde. Dans plusieurs autres régions d'Arabie du Sud, des esclaves noirs venus d'Afrique servaient dans l'armée des sultans locaux ; on trouvait également parmi eux des concubines et des domestiques, des eunuques, des hommes d'équipage et des débardeurs, des administrateurs et des ouvriers agricoles travaillant dans les marais salants et les plantations de canne à sucre et de dattes<sup>31</sup>.

Des Africains furent dispersés sur de nombreuses îles de l'océan Indien. Les Hollandais se procurèrent des esclaves en Afrique orientale et à Madagascar pour les transporter en Indonésie. Les Français et les Anglais fondèrent des colonies d'esclaves, originaires d'Afrique orientale, dans l'île Bourbon (actuelle Réunion) et l'île Maurice de l'archipel des Mascareignes. De fait, un observateur a noté que, de 1670 à 1810, on importa dans les Mascareignes environ 160 000 esclaves venant de Madagascar, de la côte orientale de l'Afrique, d'Afrique occidentale et des Indes. Pour ce qui est de l'île Bourbon, on a estimé le nombre des esclaves, en 1808, à 53726, la plupart d'entre eux étant originaires de Madagascar et du Mozambique<sup>32</sup>. L'essor de la traite négrière au XIX<sup>e</sup> siècle favorisa le développement des communautés africaines des îles Mascareignes. Mais, avant cette période, s'était constituée une communauté de créoles dont l'influence allait se faire sentir tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. On sait, par ailleurs, que des Africains allèrent jusqu'en Malaisie avec des marchands et des pèlerins musulmans de retour de La Mecque<sup>33</sup>.

La présence d'esclaves africains semble avoir été sensiblement plus importante en Asie du Sud que dans les autres régions du continent<sup>34</sup>. Cela venait probablement de ce que les relations commerciales avec l'Afrique étaient plus anciennes et plus intenses qu'avec toute autre région. La domination que les musulmans exerçaient sur la côte occidentale de l'Inde, région prospère, et la présence indienne en Afrique orientale expliquaient ces relations privilégiées. Quoi qu'il en soit, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les esclaves africains furent nombreux en Inde. Ainsi, la reine Raziya, qui régnait sur le sultanat de Delhi, fut séduite par

30. Pour plus de détails, voir le chapitre 25.

31. R. B. Serjeant, 1967, p. 67 et 287 ; J. E. Harris, 1971, p. 39-41.

32. UNESCO, 1979.

33. R. Maxwell, 1932. Il s'agit là d'un autre domaine qui mérite une étude sérieuse.

34. L'immense territoire que représente l'Asie du Sud aujourd'hui n'était pas alors unifié ; il se composait d'une mosaïque d'entités ethniques et politiques différentes. L'Inde étant le plus grand pays à s'être constitué sur ce territoire et englobant la plupart des régions évoquées dans la présente section, nous avons décidé d'utiliser cette désignation ici.

un esclave *ḥabshī* (africain)<sup>35</sup> un certain Djalalud-ud-dīn Yāḳūt, qu'elle nomma maître des écuries royales. Un autre Africain, Mālik Sarvar, esclave du sultan Muḥammad de Delhi, devint vice-sultan en 1389<sup>36</sup>.

La seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle vit s'affirmer une présence africaine dans une autre région du nord de l'Inde, le Bengale. Des Africains y avaient émigré, venant de la zone côtière de Calcutta, de la région de Dacca et de plusieurs provinces de l'intérieur. Le souverain du Bengale, Rukn-ud-dīn-Barbak (1459-1474), avait pris l'habitude de confier aux Africains loyaux à son égard de hautes charges dans l'administration et dans l'armée. C'est ainsi que ses 8 000 esclaves-soldats africains comptaient plusieurs officiers noirs de haut rang.

La mort de Barbak marqua le début d'une période d'instabilité. En 1486, Shāhẓāda, un eunuque chef des gardes du palais, s'empara du pouvoir à la tête d'un groupe d'Africains et prit le titre de Barbak Shah. Mais il fut ensuite assassiné par Amir-ul-Imona Malih Andil (Indīl Khān), africain comme lui, qui était resté fidèle à l'ancien souverain. Indīl Khān devint Saif-ud-dīn-Firuz et régna trois ans. Lorsqu'il mourut, c'est Nasr-ud-dīn Muḥammad qui lui succéda, un jeune garçon qui n'avait pas encore atteint sa majorité et dont l'identité reste incertaine; mais on sait que le régent, Ḥabesh Khān, était africain. En 1490, un autre Africain, soldat de la garde royale, Sīdī Badr, s'empara du pouvoir avec une armée de 30 000 hommes dont 5 000 Éthiopiens; il monta sur le trône et devint Hams-ud-dīn Abū Nasr Muzaffar Shah. Après sa mort en 1493, les Africains furent écartés des fonctions qu'ils occupaient et expulsés du royaume. Mais, bien qu'ils n'aient pas exercé le pouvoir très longtemps, ils ont marqué cette période de leur empreinte<sup>37</sup>.

Dans le Gujarāt, des Africains servirent dans l'armée à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, et peut-être même plus tôt. À cette époque, ils représentaient un facteur politique et économique important dans la région. En 1576, le gouvernement du Gujarāt aurait payé un tribut de 400 esclaves, des « enfants de chefs hindous et d'Abyssiniens »<sup>38</sup>. Certains de ces Africains étaient des descendants des Noirs qui avaient été capturés et réduits en esclavage lors de l'invasion de l'Éthiopie par les Arabo-musulmans en 1527. D'autres avaient été amenés au Gujarāt en 1531 par Mustafā bin Bahrām, un capitaine de l'armée turque qui aidait les Indiens musulmans à se défendre contre le Portugal<sup>39</sup>. En 1537, les services gouvernementaux de la ville d'Aḥmadābād n'employaient pas moins de 5 000 Africains<sup>40</sup>. Il semble bien que cette première implantation africaine au Gujarāt ait constitué le noyau à partir duquel les Africains émigrèrent par la suite vers d'autres points de la région<sup>41</sup>.

35. *Ḥabshī* et *siddi* sont deux termes interchangeables par lesquels on désignait les Africains en Asie. Pour un aperçu historique général de cette question, voir J. E. Harris, 1971.

36. R. G. Majumdar, 1951, p. 186-187 et 698-702; W. Haig, 1937, vol. III, p. 251-252.

37. *Ibid.*, p. 214 et 215.

38. K. K. Basu, 1932.

39. M. S. Commissariat, 1957, vol. II, p. 470.

40. Ḥadīdjī al-Dabir (s. d.), p. 407 et 447.

41. On trouvera des commentaires sur les grands personnages du Kutch, dont certains étaient des Africains, et des miniatures les représentant, dans l'article de B. N. Goswamy et A. L. Balapecola, 1978.

Plusieurs de ces Africains du Gujarât se distinguèrent au XVI<sup>e</sup> siècle. Yākūt Sabit Khān Ḥabshī (Ulūgh Khān), Khayrāt Khān et Jhujhar Khān furent des chefs militaires éminents; Ikhtiyar-ul-Mulk leva une armée de quelque 20 000 hommes, comprenant des Afghans, des Rajputs, des Gujaratis et des Africains, pour affronter les troupes de l'empereur mogol Akbar. Ikhtiyar fut vaincu, mais il gagna l'estime d'Akbar et des Gujaratis. Un Africain, ancien esclave, Shaykh Sayyid al-Ḥabshī Sultani, servit comme soldat dans l'armée de Jhujhar Khān. Une fois sa carrière militaire terminée, il acheta des terres, fit le pèlerinage de La Mecque, puis défricha et exploita son domaine, ce qui lui permit de nourrir quotidiennement des centaines d'indigents. Il fonda en outre une bibliothèque qui attira de nombreux érudits<sup>42</sup>.

En 1573, Sayyid (Ṣaʿīd) fit édifier une mosquée à Aḥmadābād; le chronogramme de sa construction est ainsi conçu: « Pour l'amour de Dieu il a érigé cette mosquée, et le constructeur est Ṣaʿīd. » La mosquée de Sīdī Ṣaʿīd est réputée pour la simplicité de sa conception: un toit reposant sur des arcades et de très belles fenêtres cintrées ajourées d'entrelacs exquis et de motifs floraux. James Fergusson, spécialiste bien connu de l'architecture indienne et orientale, remarque à propos de cette mosquée: « Le talent et la justesse avec lesquels les formes végétales ont été stylisées semblent insurpassables [...] mais peut-être est-ce encore la façon dont le motif se développe sur toute la surface qui révèle la supériorité de la technique. On peut voir dans les marbres précieux d'Agra et de Delhi quelques spécimens exquis d'entrelacs, mais ils sont loin d'être aussi beaux<sup>43</sup>. »

Selon Fergusson et l'un de ses collègues: « Ces motifs se rapprochent peut-être plus de l'œuvre de la nature que tout autre détail architectural qui ait jamais été conçu, fût-ce par les meilleurs architectes de la Grèce antique ou du Moyen Âge<sup>44</sup>. »

M. S. Commissariat a noté: « Cette merveilleuse mosquée, célèbre dans le monde entier, est le dernier fleuron de la grande période créatrice de l'architecture islamique du Gujarât<sup>45</sup>. »

Un autre Africain, Sīdī Bashīr, construisit une mosquée célèbre à Aḥmadābād. Elle est unique en ce qu'elle possède deux minarets « qui tremblent », chacun comprenant trois étages. Lorsque l'on fait trembler l'un des minarets, la vibration se transmet à l'autre. Ce style était tout à fait nouveau pour l'époque.

Non loin du Gujarât se trouve l'île de Janjira, qui était anciennement l'un des centres de l'activité commerciale prospère qui s'étendait à tout le nord-ouest de l'Inde et englobait la région correspondant à ce qui est aujourd'hui la ville de Bombay et la côte du Kōnkān. S'il faut en croire les traditions locales, les *siddi* de Janjira étaient les descendants des Africains arrivés du Gujarât en 1489. Un Éthiopien, qui était entré au service du *niṣām*

42. Ḥadīdjīr al-Dābir (s. d.), p. 441-443, 448, 471 et 508-524; E. D. Ross, 1921, vol. II, p. 640-643.

43. J. Fergusson, 1876, p. 236-237.

44. J. Fergusson et T. Hope, 1866, p. 86-87.

45. M. S. Commissariat, 1957, p. 505.

(roi) d'Aḥmadnāgar, se déguisa en marchand et débarqua dans l'île trois cents caisses de marchandises. Ces « marchandises » comprenaient des soldats *siddi* qui, dès qu'ils en eurent reçu l'ordre, prirent possession de l'île, nommèrent l'un des leurs roi et fondèrent ainsi la première des dynasties des *nawab* (rois) *siddi*. La plupart des Africains de l'île de Janjira descendent probablement des esclaves qui avaient été importés d'Afrique orientale<sup>46</sup>.

À partir de 1530, les Portugais exercèrent une domination politique et économique sur plusieurs régions de la côte occidentale de l'Inde, notamment sur la côte du Kōnkân où de nombreux esclaves africains furent importés. Il n'en arrivait jamais plus de six ou dix à la fois, mais jusqu'à 1740, date à laquelle Français et Anglais menacèrent sérieusement la suprématie portugaise sur les mers, les importations d'esclaves se poursuivirent de façon quasi régulière. Ces esclaves venaient pour la plupart au Mozambique, mais les Portugais avaient également capturé des esclaves africains lorsqu'ils avaient mis en déroute les Arabes de Mascate à Diu, en 1670. Ils employaient habituellement les leurs à des tâches commerciales, agricoles ou domestiques et à divers travaux subalternes. Certains reçurent une formation de prêtre et de professeur d'école religieuse, surtout à Goa qui devint le quartier général des Portugais pour leurs colonies d'Asie et d'Afrique orientale.

Durant toute cette période, l'île de Janjira conserva son autonomie. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les *siddi*, qui comprenaient la majorité des musulmans de l'île, en étaient devenus les plus gros propriétaires fonciers. Un conseil des anciens réunissant les principaux chefs *siddi* choisit un *nawab* qui joua le rôle de souverain temporel et spirituel. Avec l'avis du conseil, il pouvait nommer et révoquer les fonctionnaires civils et religieux. Après avoir assis leur autorité politique, les *siddi* de Janjira étendirent leur influence à l'ensemble de l'île et à certaines zones des côtes indiennes. Ils établirent leur hégémonie sur la côte du Nord-Ouest grâce à leur puissance navale. En 1616, ils firent alliance avec Mālik Ambar, roi *ḥabsḥī* du Deccan, dans l'Inde centrale. Les deux armées s'unirent pour combattre les Mogols et les luttes durèrent des années. Le jugement du spécialiste indien, K. M. Panikkar, qui affirme que les opérations navales des maîtres de Janjira obligèrent les Mogols à constituer une flotte indienne, nous donne quelque idée de l'importance du rôle joué par ces *siddi*. Sir Jadunath Sarkar, historien indien spécialiste des questions militaires, a pu écrire que « les Abyssiniens de Janjira représentaient une puissance redoutable<sup>47</sup> ».

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la Compagnie britannique des Indes orientales tenta à plusieurs reprises de négocier une alliance avec les *siddi*, qui exerçaient leur domination sur la côte indienne du Kōnkân. Ces derniers continuèrent néanmoins à s'affirmer dans cette zone comme puissance indépendante et, par la suite, ils négocièrent également avec les Hollandais. Ce n'est qu'en 1759 que les Anglais parvinrent à contenir leur puissance; Janjira ne se soumit à la domination coloniale britannique qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les *siddi* de Janjira exercèrent une influence considérable sur l'histoire de l'Inde. On ne voit pas très bien comment ils parvinrent à s'assurer une

46. J. E. Harris (1971, p. 80-87) étudie l'histoire de Janjira.

47. K. M. Panikkar, 1945, p. 8; J. Sarkar, 1919, vol. IV, p. 237-238.



5.7. Mālik Ambar, roi africain qui régna en Inde au XVII<sup>e</sup> siècle.  
[The Ross-Coomaraswamy Collection, avec l'aimable autorisation du Museum of Fine Arts,  
Boston (MA).]

telle prééminence sur les groupes autochtones mais il est indubitable que leur religion (ils étaient musulmans) et leur supériorité technique dans les domaines naval et militaire ont constitué pour eux des atouts majeurs. Que ce petit groupe d'immigrés africains ait pu infléchir à ce point la politique et l'action de la Grande-Bretagne, du Portugal et de la Hollande, sans parler des États indiens de la région, est un fait de première importance.

Des Africains s'installèrent également en plusieurs points de la côte de Malabar. Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, des juifs noirs, descendants d'esclaves africains, quittèrent le Cochin et le Kerala, dans le sud de l'Inde, pour venir s'établir sur la côte de Malabar. Ils travaillaient en général comme domestiques et contractèrent des mariages avec les autochtones et d'autres juifs<sup>48</sup>. Ce sont les Portugais qui obligèrent les esclaves africains à s'installer en différents points de la côte de Malabar, notamment aux alentours de Goa, qui allait devenir une des places fortes du Portugal au XVI<sup>e</sup> siècle. Les esclaves noirs servirent dans l'armée comme soldats à Goa et à Ceylan, ainsi qu'à Macao, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>.

L'Italien Pietro della Valle, lettré et voyageur, signale que des Noirs d'Afrique occidentale et orientale (originaires de Guinée et du Mozambique) étaient convoyés par mer vers les territoires portugais<sup>50</sup>. En Inde portugaise, les esclaves noirs accomplissaient des tâches domestiques sur tout le territoire, y compris celle de transporter l'eau dans d'immenses jarres. Les Portugais en faisaient également des porteurs et des gardes pour leurs escortes. Quant aux femmes, ils les prenaient souvent comme maîtresses.

Une autre région de l'Inde, le Deccan, fut le théâtre d'une spectaculaire ascension, celle de l'Africain Mālik Ambar, un Éthiopien qui avait été vendu comme esclave en Éthiopie, au Hedjaz, à al-Mukha et à Bagdad avant d'aboutir finalement en Inde. Ambar passa la plus grande partie de sa vie à Aḥmadnagār, où vivaient plusieurs milliers d'Africains. Lui-même recruta un millier de ces Noirs pour sa garde personnelle.

L'importance historique d'Ambar tient au fait que, devenu le chef d'une puissante armée combattant sous la bannière du roi d'Aḥmadnagār, il s'opposa à plusieurs attaques des Mogols et, de son vivant, empêcha les empereurs mogols de conquérir le Deccan. Pendant près d'un quart de siècle (1602-1626), il régna en maître absolu sur la région qui entourait Aḥmadnagār. Durant cette période, il fonda des villes, fit aménager des canaux et des systèmes d'irrigation, favorisa l'expansion du commerce avec l'Asie et l'Europe, attira à sa cour lettrés et poètes, et fit construire quelques-uns des plus importants édifices du Deccan<sup>51</sup>.

L'action de Mālik Ambar ne fait que confirmer l'importance de ces deux points: premièrement, des Africains ont joué, en tant qu'individus, un rôle important dans l'histoire de l'Inde; deuxièmement, ces mêmes Africains sont

48. A. M. Pescatello, 1972.

49. C. R. Boxer, 1969.

50. E. Grey, 1892, p. 50-51.

51. J. E. Harris, 1971, p. 91-98.

parvenus à s'assurer le soutien et à gagner l'estime des Indiens les plus divers tout en restant fidèles à eux-mêmes.

## Conclusion

L'histoire du peuple africain est à ce point perdue sous l'angle de la traite esclavagiste intercontinentale qu'il est nécessaire de souligner que des Africains se sont rendus de leur propre gré d'un continent à l'autre, notamment des marchands, des ecclésiastiques, des marins, des aventuriers et autres. Il est indispensable d'étudier cette présence ancienne de Noirs libres à l'étranger si l'on veut dresser un tableau suffisamment exhaustif et réaliste de la civilisation mondiale.

Ce fut cependant la traite intercontinentale des esclaves qui, plus que tout autre facteur, a été à l'origine de la présence des Noirs dans le monde entier<sup>52</sup> et ce furent la nature de cette traite et les conséquences qu'elle a eues, en particulier en Amérique et dans la Caraïbe, qui ont poussé les Africains à se lancer dans des luttes pour leur liberté lesquelles, avec les années, ont suscité dans les consciences le souci généralisé de la rédemption de l'Afrique et de la libération des Noirs du monde entier. Ce processus a pris forme au début de l'époque moderne et a montré, vers 1800, qu'il avait une réelle assise internationale; Toussaint Louverture est en effet apparu à cette occasion comme un symbole international de la liberté des Noirs. En dépit de la domination coloniale, ce processus s'est poursuivi et pourrait bien être la conséquence historique la plus importante de la diaspora africaine.

52. Voir le chapitre 4.